Prix Jeune espoir 2023 ex aequo

Pensées pour moi-même

Garance Merle

JEUDI 25 JANVIER 2023.

AUJOURD'HUI, je me suis découvert une amie. Je n'avais jamais réellement parlé à cette fille qui ne me paraissait pas des plus intéressante ; et je suppose que cette impression était réciproque. On entretenait des rapports cordiaux, sans plus. Il aura fallu la trahison de sa plus proche amie, une grave blessure et le divorce de ses parents pour qu'on ait une conversation sérieuse, sincère et anormalement pure. À mon plus grand étonnement, je me suis sentie immédiatement très proche d'elle quand elle a commencé à évoquer ses souffrances. J'ai découvert une personne merveilleusement curieuse, interrogatrice mais surtout forte et tenace. Je me suis alors dit que j'aimerais être là uniquement pour réconforter les autres. La souffrance m'attire, elle a quelque chose de sublime, le pouvoir précieux de rendre fort, réfléchi, profond, authentique. Les conversations avec les gens qui affichent leur bonheur ou feignent leur malheur m'ennuient par leur superficialité, leur lenteur et leur comédie. En fait, j'aimerais n'être là que quand certains individus comme elle sortent de cette illusion à cause d'une souffrance trop lourde à porter, difficile à partager. Peut-être parce que je souffre moi-même ? En tout cas, j'aimerais n'exister que pour les soulager, discuter en toute sincérité sans toute la futilité

qu'impliquent les échanges en société. En vérité, il n'y a que dans ces moments que je me sens réellement exister : exister pour les autres, c'est exister pour soi. Et les moments de joie qu'offre la souffrance sont tellement plus marquants, tellement plus éclatants, comme si le contraste permettait de voir la vie avec toutes ses douleurs mais aussi avec toutes ses couleurs. J'aimerais ne plus côtoyer le bonheur. J'aimerais n'exister que pour autrui, lui assurer un soutien sans faille, m'oublier dans sa souffrance. Peut-être est-ce tout aussi égoïste qu'ignorer sa douleur… Qu'importe, un semblant d'utilité pourra guider mes gestes, mon courage, ma force.

Aujourd'hui, comme tous les jours je me suis rendue à mon entraînement, enchaînant trois quarts d'heure de transports en commun. De ce quotidien j'ai tiré une conclusion : je ne supporterais pas de vivre sans faire de grandes choses. J'admire cette foule, ces gens dans le métro qui existent tout en n'existant pour personne, qui se lèvent chaque matin pour eux et rien que pour eux. Où trouvent-ils cette motivation intrinsèque qui m'échappe complètement ? Comment trouver la force de vivre si c'est pour être comme des milliers d'autres personnes ? Une existence inexistante aux yeux des autres, une personnalité tout à fait impersonnelle. Moi, j'ai besoin de ce petit quelque chose qui me distingue des autres et qui me permet de penser pitoyablement : « Je ne suis pas comme eux. » En vérité, nous sommes loin d'avoir la capacité de changer notre condition : la vie de l'homme le plus connu et le plus admiré n'a pas plus de sens que celle d'un parfait inconnu, mais du moins peut-il s'imaginer sans difficulté avoir une quelconque utilité. J'ai conscience de la lâcheté de cette aspiration, mais cela ne m'empêche pas de désirer m'élever au plus haut, tout comme avoir conscience que fumer est nocif n'empêche pas grand monde de continuer. Et dans tous les domaines de ma vie, même les plus restreints et sélectifs, je ne peux m'empêcher de me rassurer en pensant aux autres sphères qui constituent ma vie. Je ne suis pas comme eux. Je

ne serai jamais comme eux. J'aimerais avoir toujours une particularité en réserve qui me distinguerait de tout le monde dans n'importe quelle situation. Le fantasme naïf et insensé d'être unique, de ne ressembler à personne, d'apporter quelque chose au monde. Ainsi je ne supporte pas de faire les choses à moitié, je n'accepte pas de produire un travail médiocre, et je ne me contenterai jamais de fournir les efforts minimums pour réussir dans les études ou dans le sport, même si je vois certains exceller dans ce domaine. Non, je veux me différencier dans tout ce que j'entreprends, sûrement pour me convaincre que peu de personnes auraient pu faire mieux que moi. Car si les autres sont capables de réaliser les mêmes choses que moi en mieux, il ne servirait à rien que je les fasse. Ma réflexion est finalement assez simple à comprendre : je veux être la meilleure dans tout ce que je fais pour me justifier d'exister.

Et ça me rend malade. Ça me rend malade parce que je n'y arrive pas et que n'y arriverai jamais.

Aujourd'hui mon grand-père est en train de mourir. Étrangement je ne suis pas si affectée à l'idée de sa disparition. Parce que je ne suis pas très proche de lui ? Ce n'est même pas ça… En vérité je crois que je souhaite qu'il meure dans les plus brefs délais. Ne vous méprenez pas : je souhaite sa mort autant que lui-même la souhaite. De ce fait, je lui souhaite de mourir comme je souhaiterais aux autres de trouver le bonheur. L'expression « reposer en paix » n'est pas si naïve : mourir serait bien pour lui la seule manière de se soustraire à toutes ses douleurs insoutenables, autant physiques que mentales, et de trouver la paix. Rien de plus souhaitable en fin de compte… Aujourd'hui, je suis arrivée à une autre conclusion : la mort ne me fait pas peur. Je ne suis pas de ceux qui restent éveillés une partie de la nuit en regardant le plafond, complètement paralysés à l'idée que tout puisse s'arrêter. Au contraire, je vois la mort comme une fin certaine et rassurante, une

porte de sortie toujours accessible quand la souffrance deviendra incontrôlable. Peut-être qu'au bout d'un moment, au regard des maigres instants de joie et de plaisir, la douleur ne vaudra plus la peine d'être supportée. Je sais que ce jour va arriver… Si la vie éternelle est le plus grand rêve de certains milliardaires et de beaucoup d'entre nous, c'est à l'inverse mon plus horrible cauchemar : celui d'être enfermée dans une vie qui peut virer à l'insupportable tant elle est absurde, tout en sachant qu'il n'existe aucun moyen d'en sortir. C'est plus qu'étouffant. Certains trouvent que le suicide est une fuite tout à fait égoïste, surtout pour ses proches. Je pense que s'il y a bien une situation dans laquelle on a le droit de penser qu'à soi-même, c'est bien face à la mort. Quoi qu'on y fasse, quel que soit l'amour qu'on nous porte, on sera définitivement seul pour affronter ou accueillir la mort. Elle concerne notre existence et uniquement notre existence. Par conséquent, la décision de mettre fin à ses jours ne doit appartenir qu'à soi-même, au détriment de ce que pourront penser ou ressentir les autres, même si cela semble s'avérer compliqué. Je trouve déraisonnable, quoique compréhensible, d'en vouloir à un proche de s'être suicidé. D'autres souhaitent au plus profond d'eux-mêmes que le monde s'arrête de tourner en même temps que leur mort pour ne pas avoir le regret de laisser quelque chose derrière eux. Je trouve ce raisonnement profondément égoïste et tout à fait effrayant, à l'image d'un dictateur de film qui voudrait entraîner le monde entier dans sa chute en faisant exploser la planète entière. Qu'est-ce que j'aimerais à l'inverse que ma mort passe inaperçue, qu'elle ne perturbe en rien le fonctionnement du monde et que ma mère, mon père, mes proches continuent de vivre heureux comme si rien ne s'était passé. Quel soulagement cela serait d'avoir cette certitude. Malheureusement je sais que ce n'est pas comme cela que ça se passe : « Je mourrai seule ; pourtant ma mort ce sont les autres qui la vivront. » Je m'en excuse d'avance…

Est-ce que les autres réfléchissent autant que moi sur ces sujets ? « Manger pour vivre, vivre pour manger […], autant ouvrir le gaz tout de suite. Mais je suppose que tout le monde pense aussi ces choses-là : ouvrons le gaz tout de suite ; et on ne l'ouvre pas. » C'est Simone de Beauvoir qui tient ce discours dans les *Mandarins*. Le fait est que je me sens souvent terriblement seule avec ces pensées et qu'à l'inverse de l'écrivaine j'ai la nette impression que beaucoup des concitoyens qui m'entourent se satisfont amplement de manger pour vivre et de vivre pour manger. J'espère me tromper…

Aujourd'hui, j'ai passé une journée intense. Un désagrément dans le sport, une performance moins bonne que souhaitée et un choix controversé m'ont fait perdre tout contrôle sur moi-même. Ces moments, je ne les connais que trop bien. Un sentiment violent irradie tout mon corps et me fait perdre toute espèce de discernement. Je ressens alors une haine sauvage et primaire qui me lacère littéralement le ventre pendant des heures et qui me donne envie de m'en prendre à n'importe qui. Dans ces moments-là, je l'avoue, je souhaite faire mal, mal aux autres, mais aussi à moi-même. Et alors, je me déteste plus que si j'avais été mon pire ennemi. Et quand, enfin, je réussis à me retrouver, je m'en veux terriblement. Je ne suis pas sûre que vous puissiez concevoir à quel point ce sentiment transcendant me fait me haïr… Je souhaitais plus que tout être seule, alors je suis rentrée chez moi en marchant le plus longtemps possible tout en essayant de reprendre le contrôle de mes émotions. Effort vain mais néanmoins honorable. Un animal solitaire, voilà ce que l'on pense de moi. La solitude représente chez moi un lourd paradoxe. Quand la principale raison qui me pousse à me lever chaque matin est l'image que je veux renvoyer aux autres, je refuse aussi la majorité des contacts sociaux. Lorsque je passe trop de temps en public, j'ai la désagréable sensation de m'égarer et de mener une vie superficielle qui ne me convient pas. Ces conversations frivoles et ces blagues jetées en l'air qui ont pour seule ambition de nous détourner de la misère de notre condition ne me soulagent que

très peu. C'est comme si cette supercherie ne prenait pas sur moi. Les autres semblent pourtant si bien s'en accommoder… Vous savez, Schopenhauer a écrit une phrase pleine de justesse : « Tous les hommes recherchent d'être heureux, jusqu'à ceux qui vont se pendre. » Alors, ne m'en voulez pas, je suis simplement en quête du bonheur…

Des larmes coulent une à une sur la feuille. Les lettres se mettent à danser devant ses yeux, si bien qu'elle ne parvient plus à lire les dernières phrases. Sa main tremble et laisse échapper la lettre sur le parquet. Ses larmes coulent maintenant à flots sans que rien ne puisse les retenir. Sa fille… Sa petite fille… Elle ne lui en veut pas. Elle revoit son sourire clairvoyant et son regard pénétrant qui se superposent à l'image de son cadavre baignant dans le sang. Elle ne peut pas lui en vouloir ●

Je suis une étudiante de 18 ans en école d'ingénieurs à l'INSA Lyon et, je l'espère, future étudiante en philosophie en parallèle. Sportive de haut niveau, je consacre aussi beaucoup de temps à mon sport : le rugby.